

# « Je » est un autre

par Anne Dauphinais

**Dans le monde littéraire, les pseudonymes se manifestent avec subtilité. Selon le cas, ils sèment le doute, le mystère, la controverse. Derrière l'acte bénin d'écrire sous un faux nom se cachent des motivations qui échappent bien souvent aux lecteurs.**

Avant les années 1960, les écrivains ne jouissaient pas d'une grande liberté d'expression. Pour les écrivains qui militaient contre la politique dominante, l'utilisation d'un pseudonyme constituait alors un moyen pratique pour protéger leur réputation et leur carrière. Parallèlement, le pseudonyme a permis aux premières écrivaines de se travestir – une tactique qui augmentait de beaucoup leurs chances d'être publiées.

De nos jours, le monde littéraire n'étant plus étouffé par les préjugés et les tabous, le phénomène du pseudonyme a presque entièrement disparu. Pourtant, certains auteurs continuent de se dissimuler derrière un faux nom. Quel sens donner au paradoxe : s'offrir au public sans sortir de l'ombre ?

## Retrouver sa « virginité » littéraire

« J'étais las de n'être que moi-même », confesse l'auteur français Romain Gary dans *Vie et mort d'Émile Ajar*, texte où il dévoile les raisons de son dédoublement de personnalité. L'auteur affirme qu'il ne pouvait plus supporter l'image de Romain Gary qui lui collait à la peau. Sa notoriété était devenue une prison, il ne pouvait plus écrire en toute liberté. Pour s'évader, il se déguise en Émile Ajar, auteur fictif et surtout inconnu qui, lui, ne connaît aucun obstacle :

« Je recommençais. Tout m'était donné encore une fois. »

Romain Gary a joui de beaucoup de succès dans la peau de son alter ego, qui a même été récipiendaire du prix Goncourt. Bien dissimulé sous l'anonymat, l'auteur a ainsi remporté ce prix sous ses deux noms, alors que cette récompense ne peut être attribuée qu'une fois à un écrivain. Évidemment, la comédie devait prendre fin. Une fois démasqué, Romain Gary a été contraint de remettre le prix d'Émile Ajar. Mais il ne regrette rien de son escapade dans la peau d'un autre et réplique plutôt : « Je me suis bien amusé ! »

Auteure britannique, Doris Lessing a aussi voulu « ressusciter » sous un pseudonyme. Son histoire, bien qu'elle n'ait pas soulevé la controverse, ressemble beaucoup à celle de Romain Gary. Doris Lessing a emprunté le nom de Jane Somers pour « [se] libérer de ce carcan d'étiquettes, de réflexions toutes faites dans lesquelles les auteurs reconnus doivent apprendre à vivre », explique-t-elle dans un numéro de *L'Express* en janvier 1985. Une fois détachée de son véritable nom, l'écrivaine pouvait enfin s'exprimer différemment, sa plume n'étant plus esclave des attentes du public et des éditeurs. « [...] Jane Somers ignorait tout de la sécheresse, de la conscience qui guide Doris Lessing dans ses travaux. »

Gary et Lessing ne cherchaient pas à échapper à la réalité, ils voulaient simplement la regarder sous un autre angle. Une fois dans l'ombre de leur pseudonyme, ils profitaient soudainement d'une liberté d'expression immense. La voix de **l'autre** était plus forte, plus déchaînée.

## Jouer la carte de l'autobiographie

Si certains tentent de se réincarner dans un nouvel écrivain en trouvant un nom de plume vierge, d'autres choisissent de s'incarner dans leur personnage principal.

« Si j'avais écrit Mario Girard sur le livre, tout le processus d'écriture devenait banal », confie l'écrivain au journal *Voir*, en juin 1996. Dans ce cas-ci, l'auteur s'efface derrière le nom de son personnage central, Marie Auger, femme hystérique qui raconte toute son histoire au *je*. Selon Mario Girard, le véritable créateur, l'auteur, ne fait que tenir la plume, il n'écrit pas son histoire à lui. L'être qui parle, qui crie, qui hurle, c'est le personnage, il est donc logique que ce soit son nom à lui (ou à elle) qui se retrouve sur la page couverture du roman : « Le personnage [est] littéralement au centre de tout. » En se détachant de son roman et en prenant une voix différente, Mario Girard peut toucher à des sujets difficilement abordables. « J'ai besoin de parler de choses que je ne connais pas. [...] Je ne sais pas ce que c'est qu'être une femme », donne-t-il en exemple.

Camille Laurens a également décidé de se fondre derrière son personnage. La narratrice raconte ses mésaventures, guide ses lecteurs à travers ses émotions et, comme s'il s'agissait d'une autobiographie, elle signe le roman de son nom, Camille Laurens ; signature qui n'est elle-même que le pseudonyme de l'auteure. L'écrivaine dévoile tout de même un peu d'elle-même dans toute cette construction romanesque. « J'utilise ma vie, je me sers de mon expérience [...] Mais il y a aussi des choses qui ne sont pas vraies. Je n'avais pas envie d'être saisie. Je veux garder ma liberté », confesse-t-elle dans une entrevue accordée au *Voir* en novembre 2000.

Contrairement aux auteurs qui jouent au « ni vu, ni connu », des auteurs comme Mario Girard et Camille Laurens, avec leur pseudonyme sur la page couverture et leur

photo imprimée à l'endos du livre, ne se dissimulent pas derrière un masque pour cacher leur identité. Ils cherchent plutôt à s'exposer sous un nouveau jour, à présenter une personnalité qui n'apparaît qu'à travers leurs mots.

## Choisir son pseudonyme

L'auteure québécoise Claudette Charbonneau n'a même pas eu besoin de chercher son pseudonyme, il lui est apparu comme par magie ! « Je l'ai découvert grâce à un rêve », relate l'écrivaine qui, après son troisième roman, s'est mise à signer ses œuvres sous le prénom d'Aude. « C'était un vrai cauchemar, je m'en rappelle distinctement », raconte-t-elle. Assise à une table lors d'un interrogatoire, elle devait s'identifier. Lorsqu'elle répondait son nom, Claudette Charbonneau, on l'accusait de mentir. Ce rêve l'a tourmentée pendant plusieurs jours, et la question « Comment vous appelez-vous ? » ne cessait de tourner et de retourner dans sa tête. Un après-midi, son « vrai » nom lui est apparu, telle une illumination. « Je m'appelle **Aude** ! », a-t-elle lancée à son amie. Après s'être renseignée, elle a appris que le mot *Ode* signifiait à la fois le cou d'un cheval, signe de force et de témérité, et une teinte dérivée du mauve, couleur douce et apaisante. Selon Claudette Charbonneau, l'équilibre de ces deux symboles représente en tous points sa personnalité : « C'est moi, tenace et fragile à la fois ! » Comble de coïncidences, Aude se retrouve au cœur de son prénom : **ClAude**tte.

Son pseudonyme représente pour elle bien plus qu'une simple griffe d'auteur. Il constitue l'essence même de ses écrits : c'est le « moi intérieur » qui se distingue du « moi extérieur », du « moi social » qui déambule dans les rues, qui va à la banque et à l'épicerie. Aude ne fait pas partie du quotidien, elle est une femme qui ne vit que dans le monde littéraire. Elle a tout à raconter, elle détient la clé de l'imaginaire. Claudette

Charbonneau pourrait-elle écrire sans son pseudonyme ? « Oui », répond-elle, mais ce serait déplaisant ! »

Stefan Zweig, écrivain et philosophe, décrit le phénomène du pseudonyme comme étant « la fusion du plaisir de mentir et de l'amour de la vérité ». En se dissimulant derrière leur faux nom, les auteurs abordent les mots avec plus d'audace et d'authenticité. Bien que leurs textes soient parsemés de leurs empreintes, ils continuent de plaider « non coupable » et préfèrent jeter le blâme sur un « complice » imaginaire.

